

LA LEÇON OUBLIÉE

des Samourais du Jigen-Ryu

A propos de l'influence de l'arme sur la pratique à main nue, je veux évoquer ici un exemple peu connu qui imprègne pourtant profondément le karaté Shotokan sans que ses pratiquants en soient bien conscients. Il s'agit de la technique japonaise de combat au sabre du Jigen-ryu (Jigen-ryu Kenjutsu). Par Roland Habersetzer.

Le fond culturel des arts pourtant toujours qualifiés de "martial" se perd. En réalité, c'est déjà fait. Par ignorance, par facilité, par l'attrait d'autres choses. Ere du zapping. Qui arrange tant de monde. On ne voit pas comment on pourrait revenir en arrière, ni par où même commencer, lorsque le besoin et l'envie pourraient revenir un jour. Je crois cependant que ce retour à la source se fera. Comme reviennent les cycles. Nous cheminons pour le moment dans une sorte de tunnel, de passage vers un horizon où toute trace de transmission du savoir ancien sera un jour décortiquée avec plus de soin. Encore faut-il tenir bon dans ce tunnel, sous les déferlantes de désinformations, d'ignorances, voire de stupidités. Je fais partie de ceux qui pensent (mais sommes-nous encore nombreux, avec le temps qui passe?) qu'il faut conserver et transmet-

tre, quels que soient les vents contraires et les moqueries. Chercher aussi, pour innover, rendre les choses plus denses et plus en adéquation avec ce dont nous aurons besoin demain, dans un monde forcément très différent de celui d'où nous viennent les racines du martial. Ceci dit, il n'est pas inutile, quand-même, de tenter de temps en temps quelque piqure de rappel de cette histoire martiale. En voici une, à propos de l'influence de l'arme sur la pratique à main nue. Nous ne remonterons pas jusqu'au Bubishi, ou au Ji-Xiao-xin-shu du Général Qi-Ji-Guang (1), où les choses sont déjà patentes, encore que très peu connues du public "martial" d'aujourd'hui. Juste reculer d'un ou deux siècles suffira. Je veux évoquer ici un exemple pas plus connu que les lointains enseignements du Bubishi, et qui imprègne pourtant profondément le karaté Shotokan sans que ses pratiquants (du moins dans le monde des gestuelles spor-

tives issues du martial), en soient bien conscients. Il s'agit de la technique japonaise de combat au sabre du Jigen-ryu (Jigen-ryu Kenjutsu).

Un besoin urgent de rappel d'histoire authentiquement martiale

Les tenants de ce style interpellent en raison du maintien en teneur "vitale" de leur science du combat à une époque (milieu du XIX^e siècle) où la technologie occidentale déferlait sur un Japon qui pensait pourtant en avoir fait le tour. Ses experts avaient déjà résisté à l'évolution vers des techniques "de dojo" s'éloignant progressivement des réalités de terrain, encouragée par les Shogun Tokugawa qui interdisaient le retour aux guerres sanglantes entre clans rivaux (cette « Pax Tokugawa » s'installa certes, mais au prix d'un appauvrissement du contenu technique des Ryu de Bugei, c'est à dire de >

Démonstration de l'école
Jigen-ryu : l'exercice dit
"sur le bois planté"
(Tachiki-uchi), destiné à
développer la vitesse et
la force d'une frappe.



la perte d'une certaine "épaisseur" de leurs combattants). Mieux: au brutal contact avec le déferlement des armes étrangères, nombre d'entre les Samourais de la province de Satsuma, au sud du pays, cherchèrent sans complexe à intégrer celles-ci dans un arsenal qui devait rester performant à tout prix. Ceux du Jigen-ryu ne furent pas en reste. En fait, ce style me paraît valoir un coup de projecteur pour trois raisons au moins: pour son orientation restée « fondamentalement martiale », puis en tant que l'une des racines, quoique fort peu connue aujourd'hui, du karaté japonais, enfin comme exemple de volonté d'intégration d'un nouvel arsenal guerrier qui se répandit largement au Japon au XIX^e siècle, celui des armes à feu. Ce qui est encore moins connu. Et c'est le corps de cette réflexion.

Une technique et un esprit taillés pour la guerre

Le Jigen-ryu ou Jigen-ryu Hyodo Kenjutsu (« école, Ryu, de la révélation, Jigen ») était un style d'escrime au sabre (Kenjutsu) en usage chez les Samourais du clan des Shimazu (autour de Kagoshima) à partir du XVII^e siècle, et dont les bases remontent au Nen-ryu. Son fondateur fut Togo Bizen-no-kami Shigekura, qui en avait ramené les fondamentaux suite à un voyage à Kyoto (il y avait longuement étudié auprès d'un moine du nom de Zenkichi, ou Zenkitsu, 1567-1594, qui avait d'abord été guerrier) et qui finit par l'imposer comme nouveau style de combat du clan. Le Jigen-ryu remplaça en effet le Taisha-ryu, accusé d'inefficacité après la sanglante défaite des Samourais des Shimazu sur les rives du Sendaï en 1587. En 1604 le nouveau Daimyo Shimazu Iehira ordonna donc un Taryu-jiai (assaut sans règles) pour départager les deux styles, à l'issue duquel Togo lui-même triompha, imposant par conséquent le Jigen-ryu comme nouveau style officiel des Shimazu. Le Jigen-ryu eut alors très vite une réputation d'invincibilité. Sa redoutable efficacité reposait sur une préparation physique et mentale exceptionnelle et intense. Les techniques de frappe au sabre n'étaient étudiées que pour l'attaque (on ne s'entraînait guère aux techniques de parades), le but étant



Le roi d'Okinawa Sho Tai avec ses deux gardes du corps. Matsumura Sokon, qui occupa cette fonction sous trois souverains successifs, se trouve à gauche du roi. On pense que c'est Anko Itosu qui se trouve à droite.

de ne porter qu'un seul coup (Ikken-hisatsutsu) mais avec une force terrible, en couvrant rapidement la distance séparant de l'adversaire. La frappe était appuyée d'un Kiai, en « Ei ! », à glacer le sang, et synchronisée avec une respiration maîtrisée (Kokyu). Puis on se dégageait aussitôt du point d'impact pour faire face à un nouvel adversaire, sans que l'esprit ne reste prisonnier de la situation précédente (donc pas de "vision tunnel" comme dans les formes d'affrontement sportifs modernes).

La frappe sur le bois

Au centre de cette préparation intensive, il y avait l'exercice dit "sur le bois planté" (Tachiki-uchi), dans le but de développer la vitesse et la force d'une frappe. On frappait ainsi en coups obliques (Kesa-giri) sur les deux côtés d'un tronc d'arbre, ou sur un poteau vertical, avec un bâton en bois de chêne. L'exercice consistait à se placer à environ 5 ou 6 mètres de la cible (et parfois plus, en extérieur), le bâton levé comme un Bokken en garde dite "de la libellule" (Tonbo-no-kamae), puis de se précipiter avec un long Kiai pour frapper en puissance et avec une détermination mentale absolue une fois arrivé à distance correcte. Il était dit qu'il fallait s'entraîner

sans relâche, avec 3000 coups donnés le matin puis 8000 coups donnés le soir ("Asa-ni-sanzen, Yu-ni-hassen"). Le Yakuma Jigen-ryu (ou Nodachi Jigen-ryu), qui utilisait une version de poteau placé à l'horizontale, était une branche du Jigen-ryu fondée au milieu de la période Tokugawa-jidai (1603-1868) par Yakuma Gyozaemon Kanenobu, comme une forme simplifiée destinée à une formation de masse pour des guerriers qui ne pouvaient tous avoir le niveau des vrais Samourais, mais sans que l'efficacité (toujours cette priorité absolue !) ne s'en trouve sacrifiée.

Cette conception particulière du combat (réellement de survie, non destinée à des formes codifiées en dojo, où tant d'école trop rigides ont perdu leur efficacité et leur crédibilité au cours de la longue Pax Tokugawa), se basait sur une fameuse technique de coupe, où se concentrait toute l'essence du Jigen-ryu. Cette frappe particulière, connue sous le nom de Unyo-noken (Unyo, Unyou, nom également donné au certificat du plus haut degré de maîtrise dans l'école, qui aurait également été attribué à Matsumura Sokon, comme on verra plus bas), prenait notamment l'aspect d'un mouvement de coupe connu sous le nom de Sakuku-setsudan, dans



Modèles d'arquebuses en usage au Japon à partir du XVI^e siècle.
(www.budogu.com)

l'idée du coup unique et décisif. Certaines gardes (Tsuba) des sabres de cette école étaient plus grandes et plus lourdes afin d'ajouter par effet d'inertie encore plus de puissance à la coupe. Celle-ci se faisait jusqu'à une distance de plus de cinq mètres, que l'on couvrait en seulement trois pas pour fondre comme l'éclair sur l'adversaire.

L'agressivité du Jigen-ryu se traduisait aussi par des Bokken d'entraînement dont la courbure était quasi inexistante et dont la poignée (Tsuka) était plus longue, permettant de transférer un maximum de puissance dans le coup. Le Jigen-ryu avait cependant un support philosophique très fort, qui insistait notamment sur le fait qu'il ne fallait pas forcément et systématiquement tirer le sabre pour résoudre un conflit (développement des notions de Katsujin-ken, le sabre qui "laisse la vie" et de Satsujin-to, le sabre qui "donne la mort"). Ce style, très physique et mentalement très engagé, exigeant un code de conduite rigoureux, comptait parmi les plus efficaces de l'art du sabre. Il fut celui avec lequel de très nombreux guerriers de Saigo Takamori (1827-1877) tinrent un bon moment en échec la toute nouvelle armée japonaise mise sur pied par l'Empereur Meiji (Meiji-jidai) pourtant équipée d'armes à feu modernes, lors de la grande révolte des Samouraïs de Satsuma en 1877 (Sat-

suma-no-ran, dont s'est inspiré le film "Le dernier Samouraï"). Il faut cependant revenir ici sur une précision d'importance, largement passée sous silence par l'Histoire: le fait que beaucoup de ces Samouraïs du sud, pas seulement du Jigen-ryu, avaient eu connaissance de l'efficacité de ces nouvelles armes et les avaient même intégrées dans leur propre arsenal. Il s'agissait bien entendu des premières générations de ces armes, et non des fusils à répétition, canons et mitrailleuses Gatling à énorme puissance de feu que pouvaient aligner les nouvelles troupes impériales, et achetées à grand frais par le nouveau pouvoir impérial auprès des marchands d'armes américains et européens ! Le rapport de force leur restait donc largement défavorable, mais de nombreux guerriers qui s'étaient ralliés à Saigo Takamori, l'initiateur de la grande révolte contre le nouvel empereur, s'étaient procuré des armes, mousquets et pistolets de facture ancienne. Saigo était lui-même Samouraï du clan Satsuma, (il fut même un moment général en chef des forces impériales, puis nommé Maréchal, ce qui ne l'empêcha pas de démissionner pour protester contre l'abolition décidée par le gouvernement du statut de Samouraï et son remplacement par une armée moderne de conscription, formée à l'occidentale). Après la rupture avec le

pouvoir en place, il se retira à Kagoshima pour y ouvrir de nombreux dojos, où étaient enseignés aux jeunes de Satsuma et de Osumi les arts classiques de la guerre ainsi que l'éthique du Bushido. Les jeunes y affluèrent par milliers, les écoles de Saigo étant devenues des centres de contestation ouverte à la volonté de modernité du gouvernement de Tokyo. Il devint alors l'homme à abattre. Au bout de quelques mois l'insurrection fut matée, malgré de nombreux faits de bravoure des Samouraïs de Saigo et la mort de ce dernier, blessé par... balle, avant de se faire Seppuku à l'ancienne.

Autre anecdote, à propos d'une époque où l'arme à feu était bien plus intégrée qu'on ne le pense aujourd'hui dans l'arsenal classique des guerriers: ceux qui s'y refusèrent ne purent prouver que l'arme blanche, pourtant entourée de toute une éthique séduisante (celle qui a été transmise jusqu'à nous), lui était toujours supérieure. Eto Shimpei (autre célèbre Samouraï célèbre de Kyushu, ami de Saigo Takamori, qui fut un moment Vice-ministre de l'Education puis Ministre de la Justice, donc pas seulement un guerrier de terrain), qui finit par prendre lui aussi les armes pour soulever le Kyushu, n'avait voulu recourir pour ses troupes qu'à l'utilisation du Katana, par respect absolu de la Tradition (et contrairement aux conseils avisés de Saigo), fut défait et décapité en 1874. Le guerrier doit se façonner dans son temps...

Une influence déterminante sur l'art japonais de la « main vide »

Il est certain que le Jigen-ryu influença, à travers sa rude conception de la pratique guerrière, l'Okinawa-te, ancêtre du karaté. Ce transfert se fit par deux canaux, et en deux périodes.

D'abord par Haebaru Oyakata, un expert de sabre du Jigen-ryu qui introduisit son style sur l'île d'Okinawa autour de 1700. >

Sokon Matsumura, le père du karaté d'Okinawa, (1800-1896) inclut les fondamentaux du Jigen-ryu dans son propre style de combat à main nue. C'est en tant qu'officier de la garde du roi okinawaïen Sho Ko (1787-1834) qu'il put s'entraîner à plusieurs reprises pendant deux ans dans la province de Satsuma. Certains historiens japonais du karaté pensent que Matsumura fut ainsi à l'origine de l'utilisation du Makiwara.



Des tireurs armés d'arquebuses accompagnés par des lanciers.

Il en laissa les premières traces, qui vont profondément influencer les méthodes locales de combat à main nue (Tode). Puis ce fut, surtout, Matsumura Sokon (1800-1896), qui en inclut les fondamentaux dans son propre style de combat à main nue. C'est en tant qu'officier de la garde du roi okinawaien Sho Ko (1787-1834) qu'il put accompagner ce dernier dans ses voyages dans la province de Satsuma. C'est là qu'il put s'entraîner à plusieurs reprises pendant deux ans au dojo de Ijuin Yaschichiro avec les Samouraïs de Kagoshima. On sait que, dès lors, il enrichit sa méthode de combat avec ce qu'il avait découvert au contact des orientations spécifiques de ce Ryu, notamment l'importance de forger le corps et l'esprit en frappant sans relâche du Bokken un poteau fixe. Certains historiens japonais du karaté pensent que Matsumura fut ainsi à l'origine de l'utilisation du Makiwara tel qu'il est connu pour la frappe à main nue, même si d'autres arts martiaux, notamment en Inde et en Chine, ont connu le même type d'instrument pour durcir les armes naturelles du corps humain (ce qui se traduit dès lors sur Okinawa par une certaine rigidité des techniques et posi-

tions par rapport aux formes d'origine chinoise, plus souples).

L'attaque unique

Comme dans l'esprit du Jigen-ryu chaque coup était à chaque fois porté sur le Makiwara avec la sensation d'un coup unique et décisif (Chimei), ce qui démarquait en partie le procédé des manières de faire dans les styles de "boxes tournantes" (même si, bien entendu, le coup direct était également connu en boxe chinoise) venues de Chine sur Okinawa. Il est évident que pour qu'un tel effet d'impact soit atteint à coup sûr, il est nécessaire de se focaliser sur la cible un minimum de temps (frappe avec concentration mentale sur le point visé, avec puissants appuis au sol) ce qui, par un effet de cumul à chaque frappe suivante, dans le cas d'attaques multiples et simultanées, finira par devenir handicapant pour traiter avec un timing efficace l'ensemble du problème. En fait, ce choix d'une orientation plus linéaire des techniques de la "main vide" de Matsumura, a fini par aboutir un siècle plus tard (2) à la seule hypothèse du combat contre un seul adversaire, dans une parfaite "vision tunnel". Or la fixation du combattant

dans une toile rigide a toute les chances d'être mortelle en cas d'encercllement (ce qui est à l'opposé de l'enseignement du Jigen-ryu).

Quoi qu'il en soit, Matsumura Sokon transmet cet enseignement à Azato Anko, qui transmet sûrement à son tour, tout ou partie, à Funakoshi Gichin (qui ne l'a cependant pas repris dans son style Shotokan d'origine). On le retrouve plus tard dans la recherche de Funakoshi Yoshitaka, qui fit fortement évoluer après 1938 le style Shotokan de son père. On en trouve ainsi des traces évidentes et encore fortes jusque dans le Shotokan moderne : blocage tout en puissance, d'attaque unique sur longue distance, avec engagement total corps-esprit, recherche du coup unique en Tsuki, à finalité létale, appuyé à l'impact avec force pénétrante (Kime et Kiai)...

On retrouve aussi la trace du Jigen-ryu dans les trois katas élaborés par Funakoshi Gichin et son fils, Ten-no-kata, Chi-no-kata et Jin-no-kata. La transmission a pu se faire par la voie « interne » (ou voie "de l'ombre", Kage), de Matsumura à Azato puis aux Funakoshi, père et fils, (quoiqu'il ne puisse y avoir aucune certitude quant à

l'origine des connaissances de Yoshitaka.). Il y avait d'ailleurs aussi une technique de bâton propre à Jigen-ryu, le Jo-jutsu Jigen-ryu (dont Matsumura aurait également eu connaissance) (3).

L'influence du sabre sur la technique de la main nue a indiscutablement laissé son empreinte sur le karaté du Shotokan-ryu, par Matsumura interposé.

Une ouverture à la modernité

Revenons à un autre angle d'éclairage de ce même Jigen-ryu. Plus inattendu sans doute, et pourtant.

Mais un petit détour dans l'histoire martiale du Japon est ici nécessaire, en remontant jusqu'au XVI^e siècle. Les marins portugais de Fernao Mendez Pinto furent les premiers à introduire des arquebuses, à la suite d'une tempête qui drossa leur navire sur la côte de l'île de Tanegashima et qui les mit en présence fortuite du Daimyo local Tokitaka. Qui en fit aussitôt faire des copies par son armurier Yatsuita Kinbei, avant de les adresser au Daimyo Shimazu Takahisa de Satsuma, qui s'empressa de faire de même. On trouva très vite ces armes en usage à partir de 1550 dans les combats rivaux entre les divers chefs de guerre. Elles firent aussitôt évoluer les tactiques militaires et sonnèrent dès la bataille de Nagashino en 1575 le glas de la cavalerie traditionnelle chargeant à l'arme blanche (Oda Nobunaga et Tokugawa Ieyasu y défirent les charges de cavalerie des troupes de Takeda Katsuyori, le fils de Takeda Shingen). Nagashino fut la première démonstration éclatante de la supériorité des armes à feu sur l'armement traditionnel du Samouraï : trois mille hommes à pied (Ashigaru), pas spécialement formés mais armés d'arquebuses, y avaient fauché en salves successives les charges impuissantes et de plus en plus désordonnées de la cavalerie Takeda. La victoire d'Oda fit école et ce terrible constat fut le signal de la rapide diaspora des armes à feu à travers le Japon. Parmi les plus célèbres forgerons qui acquirent au cours des siècles suivants une notoriété dans ce domaine, on trouve Nagasawa Sho (qui rédigea au début du XVII^e siècle un manuel technique sur la fabrication et l'usage des armes à feu) et Kunitomo Tobei (1778-1840 : artisan inventeur célèbre du village de Kunitomo, travaillant pour le compte du

Shogun Tokugawa, il acquit le nom de Kunitomo Teppo-kaji (forgeron d'arme à feu). Il y aurait eu jusqu'à 200.000 armes à feu présentes au Japon dès 1603, chaque chef de guerre ayant armé une partie de ses hommes avec ces arquebuses qui avaient montré une efficacité sans appel. Otomo Sorin (1530-1587), converti au christianisme et fervent défenseur des missions jésuites au Japon, fut l'un de ces pionniers dans l'utilisation des armes à feu, ainsi que de nombreux Sohei (moines-guerriers) dans leurs monastères fortifiés. En 1841 le Samouraï Sakuma Shozan (1811-1864) se lança même dans la fonderie moderne de canons sur le modèle de ceux importés de Hollande. La pratique du tir avec mousquets apparut dans plusieurs écoles de Bu-jutsu au XIX^e siècle (ci-dessous).

L'usage des armes à feu

Voici pour preuve une liste, non exhaustive, d'armes à feu en usage entre les XVI^e et XIX^e siècles, dans un riche vocabulaire pour désigner ces armes nouvelles et souvent additionnelles (ces armes à feu avaient également la désignation générale de Kaki).

Hinawaju, Teppo, Bobiya ("flèche de feu"), ou encore Tanegashima (désignaient les premières arquebuses introduites en 1542 au Japon par des naufragés portugais sur l'île de Tanegashima), Azama-zutsu, ou Ozutsu-taiho (arquebuse longue destinée au tir à partir de bateaux ou de remparts. Avec jusqu'à deux mètres de long, donc lourde, elle ne pouvait se tirer qu'en appui), Nage-teppo (petite grenade à main utilisée par le Ninja, confectionnée en coquilles d'œufs évidées et remplies de préparations chimiques ou d'explosifs), Kakae-ozutsu (mortier portable réalisé en bois et renforcé de papier), Tan-zutsu, Kenju, ou Tanju (désignaient les premiers pistolets à mèche), Futokoro-teppo (petit pistolet en bronze), Wakizashi-teppo (pistolet à rouet prolongé d'une courte lame),...

Parallèlement à ce développement d'armes nouvelles et performantes, et très rapidement aussi, apparut le souci de leur faire échec du mieux. Eternelle histoire de la surenchère entre sabre et bouclier... Ainsi Date Masamune (1567-1636), Daimyo du clan Date, seigneur du château de Yonezawa, qui combattit aux côtés de

Toyotomi Hideyoshi puis de Tokugawa Ieyasu, fut célèbre pour le port d'une armure aux plaques rigides, lourdes et lisses, à l'image des armures européennes. C'est à Yukinoshita et à Sendai (d'où également l'appellation de Sendai-do pour ce type d'armure) que travaillait le forgeron Myochin Hisae (1573-1614) qui est censé avoir été le premier à avoir créé ce modèle de cuirasse pour Date. Miharu Gosen, connue comme une grande experte dans les arts martiaux, commandait personnellement le corps des mousquetaires de Date Masamune, son époux.

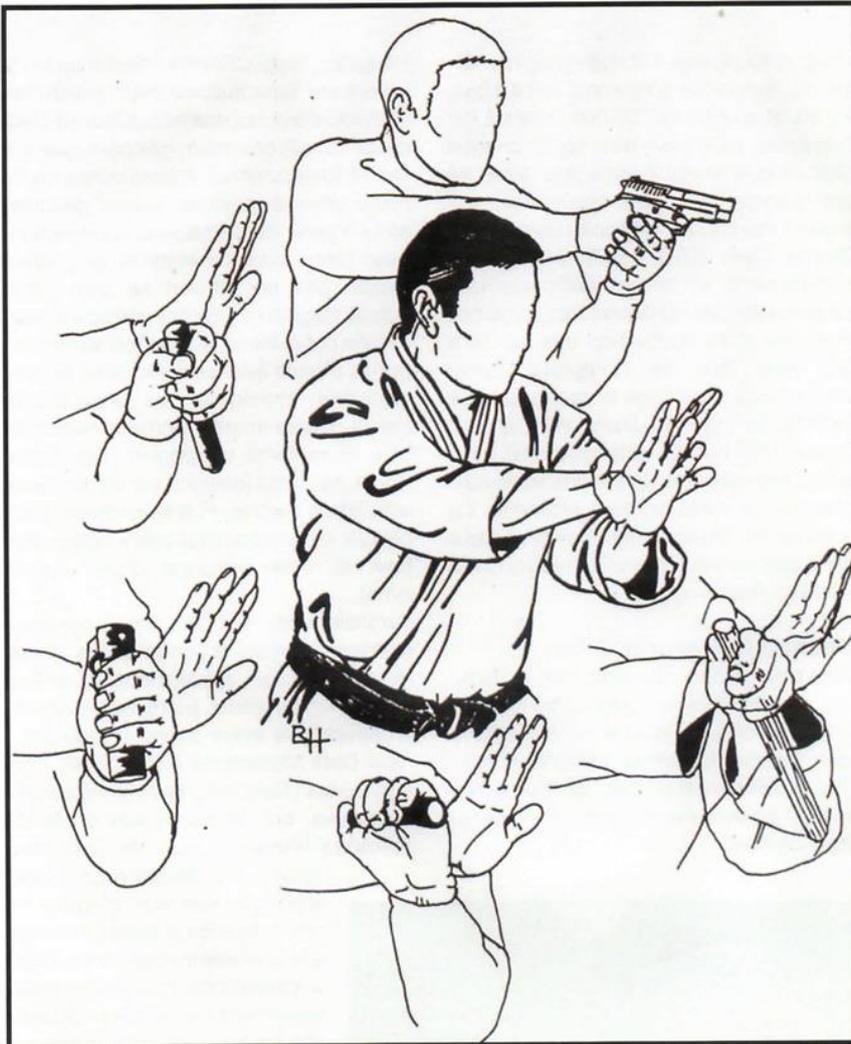
Plus rapidement et plus largement qu'on ne le pense, la pratique du tir avec armes à feu et des explosifs (Ka-jutsu, Kayaku-jutsu, Ho-jutsu, Sekkiya pour ce qui est de l'artillerie) fut donc intégrée dans le savoir-faire des guerriers. De nouvelles écoles (Ryu) de tir furent même créées, parfois intégrées dans des styles classiques de Bu-jutsu qui pratiquaient déjà de nombreuses autres armes blanches ou techniques à main nue.

Parmi les plus connues:

* Inatomi-ryu (ou Inatomi Ichimuryu): elle fut probablement la plus grande et la plus connue des écoles enseignant le tir et >



Démonstration de Ho-jutsu traditionnel au Japon en 1970 (photos Tuvii, Budo-Magazine). céder avec un objet, outil, lame, bois, arme à feu...



Tengu-ryu, un canevas de Shin-bugei modernisé aux techniques intégrées, à l'image de ce qui s'est de tous temps fait dans une recherche martiale authentique.

la manipulation des armes à feu, fondée par Inatomi Iga-no-kami Naoie (1550-1611). Au service du Shogun Tokugawa Ieyasu, il était officiellement en charge de la production massive des armes à feu. Il était également lui-même instructeur de tir auprès de plusieurs Daimyo et laissa le texte "Inatomi-ryu Hidensho" (manuel illustré et précis sur les diverses techniques, les positions de tir, avec des conseils, des règles de sécurité).

* Morishige-ryu : fut créée en 1803 par

Morishige Yukie Tsuyoshi (certains font remonter à 1758)

* Kasumi-ryu (ou Tanegashima-ryu) : créée au début du XVIII^e siècle par Maruta Kyuzaemon Moritsugu, un élève de Katagiri Sakon Shoyu.

* Ikkan-ryu : branche dérivée de l'Inatomi-ryu, école de tir à l'arme à feu, fondée par Oku Yahei Takemasa au début du XVIII^e siècle, à partir des styles qu'il avait étudiés (Inatomi-ryu et Tsuda-ryu).

* Ichizen-ryu : fondé par un passionné

d'art martial, Chikamatsu Hikonoshin Shigenori (1695-1778). Maître d'armes de Tokugawa Yoshimichi, Daimyo de la province d'Owari, il enseigna sous le nom de Zenryu Rempiden un système de combat très complet comprenant le Hojutsu des écoles Imagawa-ryu et Ono-ryu, qu'il renomma Jitoku-ryu.

* Ien-ryu : école dérivée de Takashima-ryu, ou Seiyo-ryu ("école occidentale"), par Shimosone Kanesaburo Nobuatsu. Particulièrement intéressant: le fondateur du Seito-ryu, Takashima Shuhan (1798-1866), enseignait selon les instructions occidentales les plus modernes. Natif de Nagasaki, ce dernier s'était rapproché du comptoir hollandais toléré par le Shogun sur l'île de Dejima. Il eut ainsi tout loisir d'importer de Hollande quantité d'armes, des plus légères aux plus lourdes, d'en étudier manipulation et entretien. Mais lorsque, trop tourné vers la modernité occidentale, il tomba en disgrâce à la court shogunale et finit par être emprisonné en 1842, Shimosone révisa la méthode en supprimant les commandements d'entraînement tactique (Gunpo-choren) donnés jusque là en langue hollandaise, ainsi que la manière de s'habiller à l'occidentale lors des évolutions de combat. Il renomma alors la méthode en Ien-ryu. Mais lorsque Takashima Shuhan fut amnistié en 1853 deux experts du style, Daigo Kiyomatsu et Mori Ichima, retournèrent au nom de Seiyo-ryu.

* Ikka-ryu : fondé à la fin du XVI^e siècle par Tomari Hyobu Shoyu Fujiwara-no-ikka.

* Imagawa-ryu : fondée au XVIII^e siècle par le Ronin Imagawa Godayu, qui excellait en particulier dans le tir au pistolet.

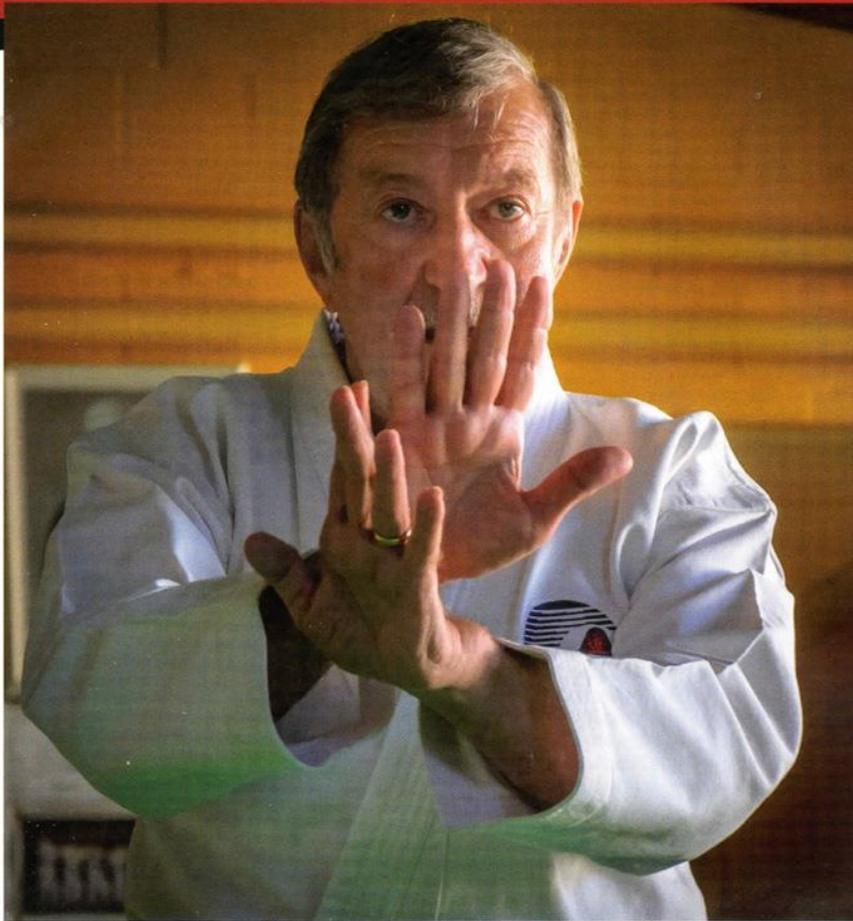
* Ono-ryu : fondée par un Ronin du nom de Torii. Elle intégra au milieu du XVIII^e siècle le style Imagawa-ryu pour aboutir au style Jitoku-ryu.

* Tsuda-ryu : fondée par Tsuda Kenmotsu Kazunaga.

* Jitoku-ryu : fondé par Chikamatsu Hikonoshin Shigenori dans la première moitié du XVIII^e siècle à partir de Imagawa-ryu et Ono-ryu.

* Seki-ryu : école de tir à l'arquebuse créée

Au cours du Bakumatsu, cette période de transition (1853- 1867) entre la fin du shogunat des Tokugawa et le début de l'ère Meiji, qui fut suivie de forts affrontements armés entre les partisans du Shogun et ceux de l'Empereur, on fit largement appel à toutes les armes à feu dont on pouvait disposer



Tengu-no-kamae, base d'une gestuelle à main nue polyvalente, facilement convertible lorsque la main peut procéder avec un objet, outil, lame, bois, arme à feu...

en 1803 par Morishige Yukie Tsuyoshi.

* Yo-ryu : fondé à la fin du XVI^e siècle par Takano Kurozaemon Yasunaga.

* Takashima-ryu : dont Mori Kazuma, Samouraï de Nagaoka, fut l'un des instructeurs les plus célèbres.

* Uchida-ryu : où Uchida Ryogoro (1837-1921), passionné d'arts martiaux, experts en de très nombreux domaines, avait ajouté le Ho-jutsu à sa pratique.

Parmi d'autres exemples encore d'intégration de l'arme à feu dans une pratique martiale: Geki-ryu, Ogino-ryu, Tatsuke-ryu, Bue-ryu, Takashima-ryu,....

Des armes individuelles

Cette énumération peut-elle déjà suffire à faire enfin litière d'une idée tenace, et qui perdure malgré l'évidence, celle qui veut faire croire que le Samouraï ne faisait invariablement confiance qu'à son Katana pour survivre ? A son seul sabre ? Sait-on bien que celui qui le pouvait, qui en avait les moyens, ne se privait pas de l'appoint d'une arme à feu en sus de son sabre ? Ainsi en alla-t-il, entre autres, des guerriers du clan Satsuma, qui ne boudèrent pas la nouvelle technologie. Au cours du Bakumatsu, cette période de transition (1853-1867) entre la fin du shogunat des Tokugawa et le début de l'ère Meiji, qui vit

un véritable bouillonnement dans les pratiques martiales et qui fut suivie de forts affrontements armés entre les partisans du Shogun et ceux de l'Empereur (Boshin-senso, 1869-1869), on fit largement appel à toutes les armes à feu dont on pouvait disposer. Mais les modèles en usage, bien obsolètes au regard des armes fournies par l'Occident au nouvel ordre impé-

rial, et la faible quantité disponible, ne firent cependant pas le poids. Toujours est-il que la connaissance, et souvent la pratique complémentaire d'armes à feu individuelles, étaient largement répandues. De nombreux Samourais du Jigen-ryu, auquel on peut revenir maintenant ici, y avaient pris leur part. Il est vrai qu'il s'agissait alors bien plus d'armes d'épaules (mousquets) que d'armes de poing (pistolets à mèche). David Hall (3) donne un tableau généalogique extrêmement ramifié des branches du Jigen-ryu sans faire spécifiquement mention pour l'une ou l'autre d'une pratique de Ho-jutsu. Cela n'est pas vraiment étonnant et ne prouve rien: les traces, éparses dans les centaines de Ryu existant au milieu du XIX^e siècle, ont été vite gommées par l'autorité Meiji (comme tout ce qui concernait le statut du Samouraï d'antan) tout simplement parce que le nouveau pouvoir ne pouvait laisser traîner aucune braise capable de rallumer la guerre civile, et que l'arme à feu a été réservée à ceux qui représentaient le pouvoir impérial (la nouvelle armée de conscription apparue à la révolution Meiji). Après 1925, et jusqu'en 1945, l'officier japonais portait toujours certes le sabre mais aussi...le pistolet Nambu. La mise à genoux du Japon par la Seconde Guerre Mondiale, puis l'occupation américaine qui s'en suivit avec le général MacArthur, ont évidemment banni toute arme à feu, qui reste toujours strictement interdite au citoyen lambda d'aujourd'hui (à part quelques exceptions réservées au domaine de la chasse), hors les représentants de l'autorité (et... du monde Yakusa, comme tout le monde le sait). Comment un Shihan du Jigen-ryu actuel pourrait-il encore prétendre à la totalité du bagage >

Sensei Roland Habersetzer a collaboré pendant des années à la revue "Dragon", ainsi qu'aux magazines qui ont précédé ce titre. Notamment, ses interventions dans la rubrique "Fondamentalement martial", qu'il avait créée en 2010, étaient des éclairages pertinents de sujets souvent très mal connus des pratiquants d'arts martiaux. Historien de ces arts, connu à travers ses nombreuses publications qui font toujours référence, il est également Hanshi, 9^e dan de Karatedo du Gembukan (Japon), avec le titre de Soke de son propre style, le Tengu-ryu (Tengu-no-michi). Il revient dans ce numéro avec une contribution sur un sujet

méconnu dans le milieu martial, plus cloisonné que jamais en écoles, styles, experts, mouvances. Avec l'exemple de cette école du sabre où de nombreux Samourais n'avaient pas boudé l'efficacité d'armes modernes dès lors qu'ils eurent l'occasion de s'en servir sur le terrain. Des lignes qui ont de quoi faire réfléchir sur le sens du martial authentique d'antan, qu'il conviendrait de prolonger aujourd'hui par-delà les stériles divisions, s'éloignant toutes toujours davantage du cœur du message transmis par les anciens. Il suffit pourtant de dépasser l'apparence pour voir que le passé aurait de quoi interpeller le futur...

technique ancien de son école en tentant de renouer avec la branche Ho-jutsu perdue dans les arcanes de l'Histoire...? Même sans, bien entendu, oser prétendre aller au-delà d'une pratique dans le cadre d'un... dojo ? En serait-il encore seulement capable ? Et en aurait-il seulement le droit, dans le Japon moderne...? Aucune chance. Juste une source d'ennuis (5) Dans cette petite pique de rappel d'histoire du martial, à travers l'éclairage du Jigen-ryu, trois points interpellent particulièrement :

- une forte Tradition ancrée dans le passé (richesse d'écoles anciennes)
- mais un héritage complexe réduit à l'essentiel (au point de servir d'exemple : évolution déterminante d'une branche au moins de l'Okinawa-te)
- un regard sur un martial venu d'ailleurs (pour continuer à privilégier la recherche d'une efficacité de terrain toujours améliorée. Un point où il pourrait encore servir

d'exemple...) C'est l'image même de ce que devrait être une tradition vivante, prolongeant l'essentiel (ainsi l'éthique, le sens moral de ce qui est enseigné), faisant litière de l'inutile, et s'enrichissant de tout ce qui peut lui apporter d'efficacité nouvelle. Jigen-ryu, ainsi que quelques autres Ryu, intégrant arme blanche et arme à feu: des racines aux nouvelles pousses... Intégrant l'amont et l'aval d'un vécu. Pour rester performant dans "les choses de la guerre". Une leçon venue, mais oubliée, des anciens Samouraïs "de terrain" de Satsuma. Le martial doit s'imprégner de son temps... ●

Roland Habersetzer
(www.tengu.fr)

(1) Voir de plus larges développements pour les allusions historiques et les termes japonais dans ma "Nouvelle Encyclopédie des arts martiaux", dont une 6^e et ultime édition vient de paraître aux éditions Amphora (www.ed-amphora.fr). Une compréhension minimale du

fond culturel dont sont issus les techniques et les styles que nous pratiquons aujourd'hui est indispensable pour en saisir le sens. On en arriverait sinon à pratiquer un Budo très artificiel car... "hors sol" !

(2) Du moins dans les styles se pliant aux formes sportives, avec leurs impératifs liés à l'incontournable esprit de compétition.

(3) Il existait aussi une « danse du bâton du Jigen-ryu » (Jigen-ryu-bo-odori), séquences dansées sortes de katas populaires reproduisant des mouvements de défenses et d'attaques avec des objets du quotidien n'ayant pas l'apparence d'armes (Kakushi-buki), tels que canne de marche, bâton, flûte, rame... Ces anciennes formes de gestuelles que l'on trouve encore sur l'île d'Okinawa sont dues à Togo Shigemasa (1604-1659), fils du fondateur du Jigen-ryu, dont elles sont des adaptations pour ceux qui, non Samuraï, ne pouvaient porter des armes (N.B. en 1997 fut inauguré à Kagoshima un musée consacré au Jigen-ryu, le Jigen-ryu Shiryokan.

(4) David Hall : "Encyclopedia of Japanese martial arts" (Kodansha USA, 2012). Un excellent ouvrage en ce qui concerne les généalogies souvent très fouillées des écoles de Ken-jutsu en particulier.

Le Jigen-ryu à l'origine du kobudo d'Okinawa ?



Dans le volume 8 de l'encyclopédie japonaise Nihon Budo Taikei, il existe un passage, page 51, qui donne un éclairage intéressant sur les origines du kobudo d'Okinawa. Ce passage explique que le seigneur Shimizu ordonna à Togo Bizen no kami Shigekata, maître de l'école Jigen-ryu de la seconde génération (1602-1659), d'enseigner aux paysans et aux fermiers des techniques de défense. Ceci afin qu'en cas d'invasion, les paysans puissent former une sorte de résistance clandestine. Cette tradition martiale était déguisée

sous l'apparence d'une danse folklorique appelée Jigen-ryu Bo Odori. Comme les paysans n'avaient pas le droit de porter le sabre, ils utilisaient le bâton court, le bâton long, la faux (kama), la rame (eiku), la flûte (shakuhashi), et toutes sortes d'instruments agraires.

En février 1609, le clan des Satsuma dirigé par Yoshihisa Shimazu envahit l'archipel des Ryu Kyu. En mai, le château de Shuri fut pris, et le roi Sho Nei se rendit. Le contrôle du clan Satsuma sur l'île

d'Okinawa dura jusqu'en 1879, date à laquelle l'île devint officiellement une préfecture du Japon.

Lorsque je posais la question concernant ces liens à Shigemasa Togo, maître de l'école Jigen-ryu de la 11^e génération, il me répondit : « Il est certain que le Jigen-ryu est relié aux traditions martiales d'Okinawa. Cependant la question demeure : qui a influencé qui ? »

D'après Patrick Mc Carthy, The bible of Karate, Bubishi, Charles E. Tuttle éditeur.